

Lodge Kerrigan

Serge Abiaad

Numéro 163, septembre 2013

100 cinéastes qui font le cinéma contemporain

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/70314ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Abiaad, S. (2013). Lodge Kerrigan. *24 images*, (163), 28–28.

Lodge Kerrigan



Figure marginale du cinéma indépendant américain, Lodge Kerrigan est un cinéaste de l'immersion qui explore les plaies béantes, accompagnant les âmes fragiles en s'intéressant à des réalités excentrées. Son cinéma introspectif est celui de la présomption, recelant des personnages agressifs, mentalement instables

et capables d'actes imprévisibles de violence. Ses protagonistes fuient le passé autant que l'instant présent, ils sont emprisonnés par le nihilisme de la projection, encapsulés dans un récit sans exutoire. Tombés du ciel, ses anti-héros sont des Kaspar Hauser modernes dont la vie sans passé semble débiter avec le premier plan des films : Peter est accroupi face au mur dans *Clean, Shaven*, Claire est barricadée dans une cabine téléphonique dans *Claire Dolan*, William est couché dans l'herbe au bord d'une autoroute dans *Keane*. Tous semblent figés dans un décor qu'ils n'ont pas choisi, dans un corps qui ne leur appartient plus, dans un monde qui depuis longtemps les a reniés au nom de la cohésion sociale. En seulement trois films – un quatrième, *Rebecca H. (Return to the Dogs)*, reste inédit pour des questions juridiques –, Kerrigan dresse peu à peu une cartographie perturbante et bouleversante de l'angoisse contemporaine. Il est un des rares cinéastes qui révèlent film après film l'équilibre précaire de l'existence au quotidien.

Qui d'entre nous peut prétendre être à l'abri d'un basculement irréversible, ou de garder l'esprit intact après une inqualifiable catastrophe ? Quel parent ne perdrait pas son emprise sur la réalité dans le cas de la disparition de son enfant ? Dans ce cinéma, les personnages sont isolés, certes, mais leur séquestration et leur abandon nous rappellent que trop souvent les cocons protecteurs que nous érigeons sont en fait des œillères qui cachent les fourberies que nous sommes forgées. Kerrigan secoue l'équilibre illusoire qui nous garde à flot, nous rappelle qu'aucun n'est infailible et que tous, jusqu'à une certaine mesure, sommes aux aguets devant l'impondérable. Nous attendons le prochain état des lieux de ce cinéaste trop rare. – Serge Abiaad

« Kerrigan dresse peu à peu une cartographie perturbante et bouleversante de l'angoisse contemporaine. »

Abbas Kiarostami



Qu'allait donc faire Abbas Kiarostami dans une ville qu'il connaît à peine, diriger des acteurs dont il ne connaît pas la langue, donc loin de l'Iran qui a été son inspiration la plus évidente, la plus déterminante même ? Nous prouver, si besoin était pour les sceptiques et les chasseurs de modes, que son regard est essentiel à toute définition du cinéma moderne.

Inventeur d'espaces, Kiarostami, même éloigné (momentanément, doit-on l'espérer) de son pays, a vite fait de retrouver ses marques, d'enfermer sa caméra dans la Volvo d'un vieil intellectuel nippon et de filmer Tokyo avec une familiarité déconcertante, comme s'il était à Téhéran. Si certains ont pu craindre à certains moments – avec *Ten*, par exemple – que le cinéaste soit devenu prisonnier de son propre système, il a brillamment réfuté leurs assertions avec *Shirin*, ce film aussi beau que bouleversant, et « expérimental » en plus d'un point, qui peut être considéré comme la défense et illustration de son écriture. Auteur complet (il ne filme que ses propres scénarios et il a tourné un film admirable, *Les routes de Kiarostami* (2006), à partir de ses propres photos), Kiarostami n'a plus rien à prouver : il est là, il fait des films qui lui appartiennent à 100 % et qui s'inscrivent harmonieusement dans une sorte de redéfinition du cinéma – ce qui est aussi une façon de le faire avancer, d'être moderne, ou « postmoderne », dirait l'autre...

Pas facile pour autant de cerner l'art de Kiarostami, chaque film étant animé par une sorte de mouvement de balancier qui, comme dans l'écriture musicale, fait alterner les moments de tension et les moments de relâche. Ce mouvement étant par ailleurs d'une fluidité qui laisse volontiers croire au spectateur que tout cela va de soi, que la facilité règne, alors que la mise en scène est ici réglée au cordeau. Ce travail d'orfèvre, Kiarostami l'a de tout temps accompagné d'une réflexion théorique toujours actuelle qui, si besoin était, apporte la preuve supplémentaire que cette entreprise unique dans le cinéma contemporain est tout, sauf une improvisation qui s'appuierait sur une formule bien rodée. – Robert Daudelin

« Kiarostami n'a plus rien à prouver : il est là, il fait des films qui lui appartiennent à 100 % et qui s'inscrivent dans une sorte de redéfinition du cinéma... »